

## Passion et compassion chez Mauriac et Malraux

L'observation des passions occupe une place importante voire centrale dans la vie et l'œuvre de François Mauriac, comme l'indiquent nos trois jours de colloque qui sont encore loin d'épuiser le sujet. On ne pourrait pas en dire autant d'André Malraux et l'on serait même tenté, au premier abord, de placer Malraux aux antipodes de Mauriac sur presque tous les plans qui nous concernent ici... mais ce serait peut-être un peu hâtif. Regardons-y de plus près.

Prenons brièvement Mauriac d'abord, au risque de quelques redites en fin de colloque. Croyant indéterminable, enclin depuis son enfance bordelaise et très catholique à l'introspection et formé très tôt à l'examen de conscience, Mauriac observe les passions d'abord en lui-même. Il sait dénicher les mobiles, les désirs, les peurs, les passions enfouis dans son propre cœur. Il saura plus tard les mettre à nu dans des textes autobiographiques d'une rare franchise. Il saura aussi tourner son regard ainsi aiguisé vers tous ceux qui l'entourent: sa famille, son milieu bourgeois et bien-pensant à Bordeaux, les milieux artistique, littéraire et--plus tard--politique à Paris. Fin observateur, il l'est. Sa perspicacité et la verve de son langage feront de lui non seulement un polémiste redoutable, mais quelqu'un que même ses amis ou collègues tremblaient de voir arriver, de peur des flèches qu'il risquait de leur décocher. Et encore, il se retenait beaucoup, paraît-il.<sup>1</sup>

Mais c'est dans les romans, sans doute, que les dons d'observation de Mauriac trouvent leur terre d'élection et que les passions observées en lui et autour de lui trouvent leur pleine expression. Mauriac lui-même souligne que c'est dans la fiction que l'essentiel de l'artiste s'exprime, même à son insu: "Seule, la fiction ne ment pas; elle entr'ouvre sur la vie d'un homme une porte dérobée par où se glisse, en dehors de tout contrôle, son âme inconnue".<sup>2</sup> Selon *Le Romancier et ses personnages*, ces derniers ne sont pas créés autant qu'ils sont formés d'éléments

---

<sup>1</sup>Entretiens de Jean Guilton et de Claude Mauriac avec l'auteur, juillet-août 1980. D'après Claude Mauriac, son père essayait même de radoucir le premier jet de ses *Bloc-notes* quand ils frappaient un peu fort, mais ces retouches les rendaient parfois encore plus percutants. Voir mon "Mauriac polémiste quoique ou parce que chrétien?" *Cahiers François Mauriac* 8 (1981), 174-186.

<sup>2</sup>Introduction, *Commencements d'une vie*, dans *Œuvres complètes*, 12 volumes, (Fayard, 1950-56, "Bibliothèque Bernard Grasset"), IV 129. Les références suivantes à cette édition seront indiquées par le sigle *OC*.

observés en lui et autour de lui<sup>3</sup>, bien que ces éléments puissent être considérablement amplifiés, grossis, isolés par la loupe, la lentille de l'art du romancier. Ainsi un simple mouvement d'humeur, d'irritation, en lui peut devenir la "passion furieuse" de Louis dans *Le Nœud de vipères* (ORTC II 846). Les personnages prennent ainsi corps dans le romancier, et sortent souvent--au grand scandale des bien-pensants<sup>4</sup>--du plus trouble de lui-même (ORTC II,850)<sup>5</sup>; ce qui reste "misérablement humain" en lui est, pour Mauriac, "le domaine propre du romancier".<sup>6</sup> De fait, il aime ses plus tristes personnages d'un amour préférentiel (ORTC II, 851), car ils sont au moins vivants. Ils ne sont pas installés et contents d'eux-mêmes, la complaisance et la satisfaction étant la seule chose au monde que hâisse Mauriac (ORTC II, 852).

De roman en roman l'on pourrait faire un vrai catalogue des passions: la concupiscence, l'avarice, la colère, la jalousie, la haine de la religion, la passion de la propriété, l'amour de l'argent, la passion intellectuelle, la volonté de domination... Pour Mauriac, ceux qui s'adonnent ou se laissent aller à ces passions se trompent de chemin, ou se trompent d'amour, comme il le dit explicitement dans

---

<sup>3</sup>*Le Romancier et ses personnages* (Corréa Buchet-Chastelo, 1933), in *Œuvres romanesques et théâtrales complètes*, éd. Jacques Petit (Bibliothèque de la Pléiade: Gallimard, 1979), II 839. Les références suivantes à cette édition en quatre volumes seront indiquées par le sigle ORTC.

<sup>4</sup>Mauriac répond à ses critiques dans la préface à *L'Agneau*: "Cette confrontation, qui a paru horrible à la plupart des critiques, d'une humanité jugée morbide et immonde (que ne se regardent-ils!) et de la Grâce, les scandalisait. Pour eux, je compose un mélange sacrilège du plus trouble de l'être humain et du plus pur de la révélation chrétienne.

Or la vérité que je crois connaître, une vérité que je possède non par intuition mais par l'expérience que j'ai des êtres et pas seulement de moi-même, tient justement dans cette "interpénétration" de la chair et du sang d'une part et d'autre part de la Grâce. La Grâce, je l'ai vue, reconnue, touchée dans les êtres les plus déchus. Et que d'abîmes, parfois, dans des créatures angéliques! (OC XII xiv)

<sup>5</sup>Voir aussi: <<Il suffit de purifier la source>>, disais-je, croyant mettre enfin d'accord, dans ma vie, le romancier avec le chrétien. C'était oublier que, purifiée, la source garde encore en son fond la boue originelle où plongent les secrètes racines de mon œuvre. Même dans l'état de grâce, mes créatures naissent du plus trouble de moi-même. Elles de forment de ce qui subsiste en moi malgré moi. (*Souffrance et bonheur du chrétien*, OC VII 269)

<sup>6</sup>[...] ce que la sainteté laisse subsister de misérablement humain dans une créature humaine et qui est le domaine propre du romancier" (*Souffrance et bonheur du chrétien*, OC VII 317). Dans son excellent *François Mauriac Revisited* (Twayne: New York, 1994), David O'Connell note qu'au début des années 20 Mauriac préférait encore dépeindre les passions humaines, sans essayer de suivre les êtres au-delà d'une conversion (p. 67): "Quel artiste oserait imaginer les cheminements et les ruses de la Grâce, protagoniste mystérieux? C'est notre servitude et notre misère de ne pouvoir peindre sans mensonge que les passions" (*Le Mal*, ORTC I 734).

l'épigraphe du *Nœud de vipères* : "Non, ce n'était pas l'argent que cet avare chérissait, ce n'était pas de vengeance que ce furieux avait faim".<sup>7</sup> A la fin du roman Louis aura en effet trouvé "[l]'objet véritable de son amour" car Mauriac aime à relever, à sauver ses personnages les plus déchus (*ORTC* II 851). Il a une compassion certaine pour ces créatures dont il se sent sans aucun doute solidaire.

C'est encore par une "passion", au sens étymologique, qu'il les sauve, ce chrétien de Mauriac: la passion-souffrance, l'amour sacrificiel, à l'instar de la Passion du Christ sur la croix, que les personnages en soient conscients ou non.<sup>8</sup> L'amour désintéressé pour les autres, l'amour qui souffre et se sacrifie pour l'autre, est une des passions les plus constantes dans le monde mauriacien. Louis, par exemple, dans *Le Nœud de vipères*, se rendra compte à la fin de sa vie que sa fille, Marie, a souffert "pour papa" (*OC* III 427): "je me suis bouché les oreilles pour ne pas entendre les paroles de Marie agonisante. A ce chevet, pourtant, le secret de la vie et de la mort m'a été livré..." (*OC* III 529).

Ce schéma rend manifeste la Communion des Saints, si centrale dans la vision de Mauriac, ce régime d'échange, de réversibilité, où les mérites (ou démérites) des uns affectent le salut (ou la perte) des autres, et où le chrétien est appelé à imiter le Christ, à faire ce que fait le Christ, jusqu'à la croix. Ces "alliances mystérieuses dans lesquelles nous sommes tous engagés par les péchés et par la grâce"—cette formulation vient des *Anges noirs* (*OC* III 274)—se retrouvent, explicites ou en filigrane, dans bon nombre de romans. Même Thérèse Desqueyroux, cet "ange plein de passions" qui, jeune fille, "souffrai[t] et faisai[t] souffrir" ses amies (*OC* II, 184), est frappée et comme fascinée par le prêtre lors de la procession de la Fête-Dieu ou plus tard à l'église, "cet espace vide où, entre deux enfants, un homme déguisé est debout, chuchotant, les bras un peu écarté" (*OC* II, 257).<sup>9</sup> Dans *La Fin de la nuit* elle prendra sur elle-même ce rôle de souffrance et de médiation auprès du jeune Georges et de sa fille, Marie: "Thérèse avait tourné un peu la tête et regardait au mur le crucifix de plâtre. Avec application, elle posa

---

<sup>7</sup>Mauriac cite précédemment Sainte Thérèse d'Avila: "[...] Dieu, considérez que nous ne nous entendons pas nous-mêmes et que nous ne savons pas ce que nous voulons, et que nous nous éloignons infiniment de ce que nous désirons."

<sup>8</sup>De même dans la vie: "La Croix domine même les vies qui l'ignorent[...] L'inévitable crucifiement de chacun ne peut tourner qu'à l'orgueil, au désespoir, ou à l'amour" (*Journal d'un homme de trente ans*, in *Ecrits autobiographiques*, éd. François Durand, Bibliothèque de la Pléiade [Gallimard: 1990]. 261).

<sup>9</sup>Elle n'est pas pour autant croyante, mais elle dira à Bernard que "ça ne l'ennuyait pas du tout d'y aller" (*OC* II 261) Le très croyant Bernard, ayant déjà satisfait à ses désirs de montrer sa femme en public, ne l'y emmènera plus.

le pied gauche sur le pied droit; ses bras s'écartèrent lentement; elle ouvrit les mains" (*La Fin de la nuit* , OC II 493).

Maria Cross, comme Marie au pied de la croix, consent à souffrir elle aussi à la mort de son fils, "comme si [...] tout le vieil héritage mystique lui était parvenu intact" (*Le Désert de l'amour* , OC II 93). Dans *Destins* , Bob Lagave, après une vie de débauches, est "heureux de souffrir et de mourir" (OC I 517), et Pierre, qui de par sa souffrance et sa prière y est sans doute pour quelque chose, voit en esprit "un Dieu immobilisé par trois clous et qui ne peut rien pour les hommes que donner du sang. Ainsi devaient agir les vrais disciples: n'intervenir que par le sacrifice, que par l'holocauste" (*Destins* I 526).

D'autres personnages assument ce rôle de façon encore plus explicite, comme Alain Forcas dans *Les Anges noirs* , lui à qui le Christ a dit: "Tu n'as pas à comprendre mais à me ressembler..." (OC III 202). Alain prie devant la croix formée par la croisée de la fenêtre et sent le sang du Christ ruisseler des pieds sacrés (II 293). Il prend sur lui les péchés de Gradère, le comble de sa foi, de son espérance, de son amour, se sentant lui-même vidé (II 337) et "troublé jusqu'à l'angoisse" comme le Christ au jardin des oliviers, tandis que Gradère s'en va en paix vers le ciel, "débordant de joie" (II 338). De même Xavier, dans *L'Agneau* , a une vision du Christ, vit lui-même physiquement le portement de croix, et offre sa souffrance pour ceux qui lui sont confiés:

"Si Mirbel l'avait interrogé, il aurait répondu qu'il ne savait pas s'il croyait à la Communion des Saints, mais qu'il la pratiquait avec tant de passion qu'elle était devenue pour lui une évidence, une réalité vivante [...] il croyait au petit nombre des élus, mais chaque élu avait le pouvoir d'entraîner derrière lui toutes les âmes, en apparence réprouvées, qui lui étaient adressées [...]" (XII 192).

Par sa mort Xavier donnera la paix à Mirbel, à Michèle et au curé en instance de perdre la foi. Mirbel "sai[t] maintenant que l'amour existe en ce monde; mais il est crucifié, et nous avec lui" (XII, 263).

Pour Mauriac, devant la souffrance, devant la mort, et jusque dans son dernier roman, "il n'y a pas d'autre réponse que ce corps nu [...] cloué à une potence".<sup>10</sup> Les passions sont assumées par la compassion du romancier pour ses personnages et, en dernière instance, par la Passion du Christ actualisée en eux.

---

<sup>10</sup>*Un Adolescent d'autrefois* , collection "Textes français classiques et modernes", éd. John Flower (University of London Press, 1974), 174.

Qu'en est-il de Malraux, ce drôle d'oiseau, "ce petit rapace hérissé, à l'œil magnifique", qui venait se poser parfois au bord de la table de son aîné, Mauriac?<sup>11</sup> Il serait bien étonnant de trouver quoi que ce soit dans ce registre chez cet "agnostique absolu".<sup>12</sup> La vie et la relecture, pourtant, nous réservent parfois des surprises.

Au départ de la vie, il y a à la fois des différences énormes et quelques ressemblances curieuses entre les deux futurs écrivains. Malraux grandit en milieu nettement plus modeste à Bondy, en banlieue parisienne, mais comme Mauriac, entre sa mère et sa grand'mère. Lui n'est pas encore orphelin de père, mais le sera bientôt. Ce petit banlieusard débrouillard sera lui aussi éduqué chez les sœurs—le certificat du collège est le seul diplôme qu'il se soit donné le mal de décrocher—, mais sûrement de façon beaucoup moins couvée et dévote que son aîné bordelais. Contrairement à Mauriac, il déteste son enfance et n'en parle jamais. Quand il quitte la maison, c'est pour ne plus y revenir, il est sur une autre planète.

Un critique anglais, Geoffrey Harris, a récemment étudié cette enfance malheureuse à la lumière de la psychologie moderne.<sup>13</sup> D'après ses analyses, Malraux aurait souffert de ne pas avoir eu ce que l'on appelle une "good-enough mother" (une mère suffisamment bonne) qui lui aurait permis d'établir les bases de son *True Self*. Au contraire, un tel enfant fabrique un *False Self* dont le rôle principal est de cacher le *True Self* en se conformant aux demandes ou à l'attente de l'environnement. L'être cède la place au faire. *La personne André* aurait été ainsi largement escamotée par *le personnage Malraux*, comme semble l'indiquer aussi son fils adoptif, Alain Malraux, qui a souffert de la relative distance de son

---

<sup>11</sup>"Le Retour du milicien", *Le Figaro*, 11 février 1937. Mauriac s'en souviendra de nouveau dans son *Bloc-notes* du 5 janvier 1957 en des termes qui rejoignent certaines de nos préoccupations ci-dessous: "Quel solitaire il était, qu'il me paraissait autonome, le garçon éblouissant qui venait me voir quelquefois, dans les années 20! Il est difficile de démêler, chez un adolescent de cette race—et le peut-il lui-même?—ce qui est conviction idéologique, et ce qui est souci de son propre destin et du personnage qu'il compose avec ses passions et ses lectures".

<sup>12</sup>D'après le titre de l'étude de Claude Tannery, *Malraux l'agnostique absolu ou la métamorphose comme loi du monde* (Gallimard, 1985).

<sup>13</sup>Geoffrey Harris, "André Malraux: Multiple Ways of Being," *Revue André Malraux Review*, vol. 24, no. 1/2 (1992), 84-96. Ce numéro spécial du *RAMR* existe également sous forme de monographie: *André Malraux and Cultural Diversity; Essays in Honor of Henri Peyre / André Malraux et "la pluralité des cultures": Essais en l'honneur de Henri Peyre*, Monographies RAMR Monographs 3, éd. Françoise-E. Dorenlot et Robert Thornberry, 1994.

oncle-père. D'après lui, Malraux aurait préféré "qu'aucun prénom ne précédât Malraux!"<sup>14</sup>

L'un des résultats, évident chez Malraux, c'est ce que le Dr Bertagna, appelle un "quant-à-soi jalousement gardé toute une vie et toute une œuvre durant".<sup>15</sup> Les anecdotes abondent. Le "Comment ça va, Malraux" serait au bord de l'indiscrétion. Rentrant de quatre mois à l'étranger, Malraux lançait tout de go: "En Perse, les dieux..." Quand je l'ai interrogé moi-même sur son obsession évidente de cécité, de violence faite aux yeux, et qu'il a dû se rendre à l'évidence, il a tout de suite dévié la discussion: "il n'y a pas que chez moi", et de se lancer dans une envolée sur le destin aveugle chez les Grecs.<sup>16</sup> Mythomane plus que sur les bords quand il s'agit de son action (réelle, inventée ou "arrangée"), Malraux reste extrêmement secret quant à son être intérieur.

Contrairement à Mauriac, Malraux lui-même est très peu enclin à l'introspection. Comme il l'indique au début des *Antimémoires* –titre bien choisi en l'occurrence– "Je ne m'intéresse guère" (*ML* 4). Et vers la fin des divers textes réunis dans *Le Miroir des limbes* il précise que même au moment où il a côtoyé la mort à la Salpêtrière, "Non seulement l'examen de ma vie me reste étranger, mais le frôlement de la mort le rend dérisoire [...]" (*ML* 923).<sup>17</sup> Déjà à la fin des années 20 il avait noté la difficulté qu'il y a, pour tout un chacun, à communiquer son être intime aux autres: "C'est le destin de l'homme de ne pouvoir communiquer son intimité à autrui, ni appréhender celle d'autrui [...]", mais, a-t-il ajouté, "l'art attaque ce destin".<sup>18</sup>

Cette incommunicabilité est en effet une des faces du destin, tel qu'il apparaît dans les romans et les écrits sur l'art, c'est-à-dire, "tout ce qui impose à

---

<sup>14</sup>*Les Marronniers de Boulogne: Malraux "mon père"* (Ramsay/de Cortanze, 1989), 259. Cf. Malraux: "Et le général de Gaulle le devient en cessant d'être Charles". (*Le Miroir des limbes* [Gallimard, 1976], 631). Les références suivantes à cette édition seront indiquées par le sigle *ML*.

<sup>15</sup>Louis Bertagna, "Il a vécu jusqu'à sa mort," *La Nouvelle Revue Française* No. 295, Numéro spécial "Homage à André Malraux 1901-1976" (juillet 1977), 95.

<sup>16</sup>Une bonne partie de cette conversation a été publiée sous le titre "L'Art et le roman: L'Imagination visuelle du romancier" dans tome IV de la série Malraux chez Lettres Modernes, *Malraux et l'art* (1978).

<sup>17</sup>Malraux note également, en parlant de cette expérience: "Ma mémoire ne s'applique jamais à moi sans effort[...] Je ne me souviens pas de mon enfance" (*ML* 881). Cf. *ML* 589: "[...] je m'intéresse plus à l'intimité des autres qu'à la mienne. Déjà Gide s'en étonnait: <<Mais enfin, cher, vous ne vous sentez jamais singulier?>>".

<sup>18</sup>*Variété* (15 octobre 1929), cité par Claude Tannery, op.cit., 301.

l'homme la conscience de sa condition".<sup>19</sup> L'art, pour lequel Malraux nourrira une passion constante, sera perçu comme anti-destin, une façon de surmonter le destin soi-même et d'entrer dans une communion avec d'autres qui partagent la même passion: "L'art[...] comme l'amour [...] est passion, non plaisir: il implique une rupture des valeurs du monde au bénéfice d'une seule, obsédante et vulnérable. L'artiste a besoin de ceux qui partagent sa passion, ne vit pleinement que parmi eux" (*Les Voix du silence* 318).

Malraux arrive-t-il, lui, à communiquer, à entrer dans cette passion partagée au moyen de son art? Harris postule que Malraux, comme peut-être beaucoup d'artistes, a une personnalité schizoïde mais que l'activité solitaire du créateur artistique peut contourner ses difficultés relationnelles. Il cite D.W. Winnicott, selon qui l'on peut déceler chez des artistes de toutes sortes "un dilemme inhérent à la co-existence de deux tendances, le besoin urgent de communiquer et le besoin encore plus urgent de ne pas être découvert."<sup>20</sup> L'art permet de révéler ce que l'on veut, sur ses propres termes; l'artiste contrôle—ou croit contrôler—"combien de lui-même à révéler et combien à garder secret."<sup>21</sup> Harris retrouve dans certaines scènes des romans, notamment celle où May avoue son infidélité à Kyo, des échos de la "mère insuffisamment bonne" que Malraux a peut-être laissé transparaître sans le savoir, comme nous l'avait déjà suggéré Mauriac. Trouverons-nous, nous aussi, eau à notre moulin?

L'on pourrait faire pour Malraux, comme pour Mauriac, un catalogue des passions qui orientent ou contrôlent les actions de certains personnages: l'érotisme de Perken, et son besoin de "laisser une cicatrice sur la carte"; le besoin de domination de Ferral, et son désir de "coucher avec lui-même"<sup>22</sup>; "l'extase vers le bas" de Tchen, où se mêlent l'horreur et un certain goût pour la mort, y compris la sienne (*CH* 289). Tous ces personnages, avec leurs abîmes et leurs sommets, reflètent sans doute, dans une certaine mesure, des potentiels recherchés ou recusés en Malraux lui-même, comme il l'indique à propos du vieux Gisors: "[...] la

---

<sup>19</sup>*Les Voix du silence* (Gallimard, 1951), 628.

<sup>20</sup>D.W. Winnicott, *The Maturation Process and the Facilitational Environment* (London: The Hogarth Press and the Institute of Psycho-Analysis, 1976), 185. C'est moi qui traduis.

<sup>21</sup>Anthony Storr, *The Dynamics of Creation* (London: Secker & Warburg, 1972), 57. C'est moi qui traduis.

<sup>22</sup>*La Condition humaine*, dans *Romans*, Bibliothèque de la Pléiade (Gallimard, 1947), 352. D'autres références à cette édition seront faites dans le texte sous les sigles *CH* = *La Condition humaine*, *C* = *Les Conquérants*, *E* = *L'Espoir*).

pénétration de Gisors venait de ce qu'il reconnaissait en ses interlocuteurs des fragments de sa propre personne[...] on eût fait son portrait le plus subtil en réunissant ses exemples de perspicacité" (CH 350). Les différents personnages de Malraux nous donne quelques aperçus qui nous aident à approcher, en lui, ce "monstre incomparable, préférable à tout, que tout être est pour soi-même et qu'il choie dans son cœur" (CH 218-219).

Malraux met en scène, au fil de ses romans, différentes façons de confronter--ou souvent *d'éviter* de confronter--la condition humaine ou, comme nous l'avons évoqué tout à l'heure, le "destin". Ses romans sont remplis de divers aspects négatifs qui "imposent à l'homme la conscience de sa condition"--l'incommunicabilité, la solitude, la dépendence, l'humiliation, la mort--contre lesquels les hommes et leurs passions butent et par lesquels assez souvent ils se sentent écrasés. Il y a également l'évocation des bas-fonds du cœur et de la sensibilité de l'être humain, où l'être secret de Malraux transparait peut-être: la peur panique de Claude, enfant, devant les serpents et les crustacés (VR 73); les bêtes et pieuvres dont rêve Tchen (CH 288)<sup>23</sup>; les insectes colossaux des rêves d'enfant de Kyo, auxquels il compare les prisonniers déshumanisés de son cachot (CH 389), dégradés et avilis par l'humiliation et la torture contre lesquelles, comme Kassner, dans *Le Temps du mépris*, il aura à se défendre; le goût de l'humiliation du policier König dans *La Condition humaine* ; la tentation du sang qui affleure dans la guerre fratricide dans *L'Espoir*, ou même le plaisir bon enfant que prend le professeur dans *Les Noyers de l'Altenburg* à expliquer les effets physiques du gaz de combat qu'il a développé.<sup>24</sup> La panoplie est large et variée.

Mais je voudrais mettre l'accent ici sur un élément, une passion, qui apparaît en filigrane à travers l'œuvre de Malraux et qui contrebalance dans une certaine mesure cette image relativement négative de la condition humaine, et qui révèle peut-être un petit coin du cœur si jalousement caché de Malraux lui-même. Il s'agit de la compassion, de l'amour de l'autre qui fait--selon le sens étymologique--que l'on "souffre avec", que l'on partage et porte en soi la souffrance de l'autre, que l'on souffre même à la place de l'autre. C'est l'amour sacrificiel qui est le sens même de la Passion grand P que nous avons trouvée au cœur de l'œuvre de Mauriac.

---

<sup>23</sup>"On trouve toujours l'épouvante en soi. Il suffit de chercher assez profond[...]"(sic) (CH 290).

<sup>24</sup>*La Lutte avec l'ange* (Skira: Genève, 1943), 140. Ce personnage est assimilé métaphoriquement aux insectes, associés dans la sensibilité de Malraux à l'inhumain et au destin. (D'autres références à cette édition des *Noyers* seront faites dans le textes sous le sigle NA .) Ce passage est repris dans *Le Miroir des limbes* (ML 839ss).



Dans les premiers romans, nous sommes peut-être limités à la fameuse "fraternité virile" qui lie le narrateur et Garine dans *Les Conquérants* ou Claude et Perken dans *La Voie royale*. Il n'est pas explicitement question d'amour sacrificiel, bien que Perken risque la torture et la castration aux mains des Moïs et se blesse mortellement à cette occasion. Garine sacrifie sa santé et peut-être sa vie, mais il avoue ne pas aimer ceux pour qui il combat. On pourrait même trouver certains contre-arguments: devant la mort imminente de Perken, Claude se souvient "haineusement" de la phrase de son enfance: <<Seigneur, assistez-nous dans notre agonie...>>. <sup>25</sup> Cette pensée est dans la tête d'un personnage, bien sûr, et n'est donc pas nécessairement imputable à l'auteur lui-même, mais il se peut qu'il reflète les sentiments de Malraux à cette époque, d'autant plus qu'il attribue un rejet semblable du christianisme, et spécifiquement de la Passion de la croix, au terroriste Hong dans *Les Conquérants*. Celui-ci a appris par cœur un poème, soi-disant "d'un Chinois du Nord" mais sûrement de Malraux lui-même:

Je combats seul et gagne ou perds  
Je n'ai besoin de personne pour me rendre libre.  
Je ne veux pas que nul Jésus-Christ pense  
Qu'il pût jamais mourir pour moi. (C 105)

On peut également penser à *La Tentation de l'Occident* où A.D. parle des croix des villages en France qui proposent une paix qu'il n'acceptera jamais. <sup>26</sup>

C'est à partir de *La Condition humaine* que nous commençons à trouver la compassion, l'amour sacrificiel, le don de soi pour les autres, exemplifiés surtout

---

<sup>25</sup>*La Voie royale* (Grasset, 1927), 179. C'est moi qui souligne. Malraux écrira dans les *Antimémoires* qu'il s'en est souvenu lui aussi, mais pas du tout haineusement, face à la mort probable devant un peloton d'exécution pendant la guerre: "Seul devant la mort, je rencontrais cette Assistance millénaire qui avait enveloppé tant de désespoirs comme le Jugement roulerait tant de sépultures: <<Seigneur...>>" (ML 230)

<sup>26</sup>*La Tentation de l'Occident* (1926), Editions Grasset 1951, p. 217. Mauriac cite ce texte dans son *Bloc-notes* du 18 février 1967 pour réfléchir sur le cas Malraux, suite à une exposition d'art égyptien: "Ne fait-il aucune différence entre le mystère judéo-chrétien et le reste? Je me rappelle cette phrase de son premier livre: <<...Certes il est une foi plus haute: celle que proposent toutes les croix des villages, et ces mêmes croix qui dominent nos morts. Elle est amour, et l'apaisement est en elle. Je ne l'accepterai jamais.>> Cela a été écrit par le jeune Malraux. On aimerait savoir si les raisons de son refus, après ces quarante années marquées par tant de combats, de victoires, de deuils, sont demeurées les mêmes ou se sont durcies.

Ce que nous entrevoyons, nous les croyants, ce qui fuse pour nous sous la porte verrouillée, ce rayon d'une admirable lumière qui nous aura touchés parfois, pourquoi nous, et pas les autres?"

par Kyo et Katow. Kyo, blessé à vif par l'infidélité de May<sup>27</sup>, revient quand même l'emmenant avec lui bien qu'il sache le risque: "Il comprenait maintenant qu'accepter d'entraîner l'être qu'on aime dans la mort est peut-être la forme totale de l'amour, celle qui ne peut être dépassée" (CH 330). Il sacrifie son orgueil blessé d'homme au partage consenti, au risque assumé ensemble. Par la suite, Kyo seul se retrouve en prison où il vient en aide à un fou que le gardien bat depuis huit jours. Son voisin compatissait déjà: "Je ne peux pas fermer les yeux, voyez-vous: il me semble qu'en le regardant, je lui viens en aide" (CH 390). Mais Kyo intervient effectivement auprès du gardien à ses risques et périls, se fait fouetter sauvagement, mais finit par obtenir que le gardien cesse de frapper le fou (CH 391-392). Il paie de sa personne, dans sa chair, pour autrui.

Katow est encore plus intéressant sur ce plan. D'une part, il a de la compassion pour Hemmelrich dont l'enfant malade empêche la pleine participation dans l'insurrection, et partage sa souffrance au point que Hemmelrich le compare explicitement au Christ: "Ne me regarde pas comme ça avec ta mèche en crête de poussin et tes mains ouvertes, comme Jésus-Christ, pour qu'on y mette des clous..." (CH 331) Katow le rassure comme il peut, dans une de mes phrases préférées chez Malraux: "Si on ne croit à rien, *surtout* parce qu'on ne croit à rien, on est obligé de croire aux qualités du cœur quand on les rencontre, ça va de soi (CH 333-334; c'est moi qui souligne.).

Katow songe ici à sa propre femme et à son amour sacrificiel pour lui, revenu des bagnes russes et dépressif:

"Mais à peine avait-elle accepté les douleurs qu'il lui infligeait que, pris par ce qu'a de bouleversant la tendresse de l'être qui souffre pour celui qui le fait souffrir, il n'avait plus vécu que pour elle, continuant par habitude l'action révolutionnaire, mais y emportant l'obsession de la tendresse sans limites cachée au cœur de cette vague idiote[...]"(CH 334).

Idiote ou non, son amour a transformé Katow, le rendant capable à son tour, par sa présence et sa compassion, de consoler Hemmelrich en proie au mépris de lui-même...

Mais c'est par le don de sa vie, ou plutôt par le don de sa mort facile, que Katow est exemplaire de compassion et reflète en quelque sorte la Passion en ce qu'il meurt à la place d'autres. Condamné à être jeté vivant dans la chaudière d'une

---

<sup>27</sup>Tout ce passage mériterait une relecture, car il est riche en observation perceptive des passions et très proche de l'expérience vécue de Malraux.

locomotive<sup>28</sup>, Katow divise son cyanure entre deux camarades qui n'ont pas le courage d'affronter la torture et la mort qui les attendent (*CH* 409-410). Il doit même donner son cyanure deux fois, car les autres le laissent tomber dans le noir, mais après leur mort il est rempli d'une "joie profonde" (*CH* 410).<sup>29</sup>

Dans *Le Temps du mépris* il y a également une mort, du moins une mort probable, assumée à la place d'un autre quand un camarade inconnu fait libérer Kassner en se faisant passer pour lui. Le pilote tout aussi inconnu qui ramène Kassner à Prague est également liée à lui par une "passion commune" (*NA* 67) et n'hésite pas à risquer sa vie à ses côtés.

Dans *L'Espoir*, la grande scène de la descente de la montagne des aviateurs mort et blessés (*E* 832-837) reflète, dans sa forme et son contenu, une descente de croix, traçant un grand Z sur le flanc de montagne. Ces aviateurs ont risqué leur vie, et l'un d'eux est mort—Malraux souligne d'ailleurs que le mort est arabe, il n'avait donc aucune raison intéressée de se battre et sa mort est d'autant plus pour les "autres". Cette scène est un des hauts moments également du film de Malraux, *Tierra de Seruel*, où l'élément plastique est encore plus évident.

Une des scènes capitales du dernier roman de Malraux, *Les Noyers de l'Altenburg*, évoque également cet esprit de sacrifice pour les "autres", en l'occurrence les troupes ennemies. Il s'agit de l'attaque par les gaz à Bolgako, sur le front russe, où les soldats allemands, révoltés par l'atrocité des effets du gaz sur les Russes, chargent ces derniers sur leurs épaules pour les ramener vers leurs propres ambulances. Le premier Russe ramené est associé spécifiquement à la croix puisqu'il a "les bras pendants des descentes de croix" (*NA* 150, *ML* 858); le soldat allemand le manie avec "une fraternité maladroite et poignante" (*NA* 151).<sup>30</sup> Quand Berger père arrive aux tranchées russes, il est bouleversé, et ceci sur le plan métaphysique:

---

<sup>28</sup>Torture imaginée par Malraux. Le doyen des critiques malruciens, W.B. Frohock, s'est donné le mal de savoir quelles locomotives il y avait à Shanghai à l'époque et quelles étaient les dimensions de leur chaudière. Il aurait été physiquement impossible de faire passer un homme par la portière (conversation avec l'auteur, 1965).

<sup>29</sup>Quand les autres perdent le cyanure, puis le retrouvent: "Ô résurrection!..." (*CH* 409), ce qui souligne l'aspect christique de cette mort. Pour Malraux, cette scène est le "plus saisissant instant de fraternité que je connaisse, et que j'ai inventé..." (*ML* 912)

<sup>30</sup>(*ML* 859: "maladroite et déchirante"). L'Association avec la crucifixion est renforcée par la croix huguenote que Berger revoit sur la poitrine d'un autre Allemand qu'il avait vu dans la sape avant l'attaque: "il retrouvait cette petite croix comme un visage d'ami" (*NA* 153).

"Ce n'était pas la paralysie devant le danger, c'était le bouleversement panique; sans doute les croyants appellent-ils présence du démon une semblable visitation de l'épouvante. L'Esprit du Mal était encore plus fort ici que la mort, si fort qu'il fallait trouver un Russe qui ne fût pas tué. n'importe lequel, le mettre sur ses épaules et le sauver" (NA 157, ML 862 ).

Il se joint à "l'assaut de la pitié" qui vient, en fait, d'un élan bien plus profond où se mêlent fraternité et angoisse, et il sera lui-même intoxiqué (et peut-être tué) dans cette "Apocalypse de l'homme" (NA 163).

Il est étonnant de noter que ce roman a été écrit juste après la défaite française par les Allemands, car loin d'en donner une image négative, il dépeint les soldats allemands comme profondément et très ordinairement humains. Malraux reprendra cette scène de roman dans *Le Miroir des limbes* car elle exerce sur lui, dit-il, "la trouble et puissante action des grandes mythes de la révolte depuis Antigone" (ML 838). La réponse devant le Mal est le sacrifice, qui "poursuit avec le Mal le plus profond et le plus vieux dialogue chrétien" (LM 837).

Des réflexions sur le Mal et le sacrifice vont scander ainsi plusieurs sections du *Miroir des limbes*, rappelant par-ci par-là des scènes de roman mais approfondissant celles-ci par l'expérience de la guerre et surtout des camps de concentration. Les camps, pour Malraux, c'est Satan qui réapparaît sur la terre, c'est l'effort "de contraindre l'être humain à se mépriser lui-même" que Malraux appelle "l'enfer" (ML 501). Bien qu'il ne croie pas à la Rédemption<sup>31</sup>, Malraux revient sans cesse sur le sacrifice, et surtout celui de la Passion, comme seule réponse à ce Mal absolu: "le sacrifice seul peut regarder dans les yeux la torture, et le Dieu du Christ ne serait pas Dieu sans la crucifixion" (ML 895). C'est la crucifixion qui "révèle la royauté du sacrifice" (ML 631).<sup>32</sup> Découvrant un art religieux africain original et indépendant de celui de Saint Sulpice, Malraux est surtout frappé par un crucifix qui

---

<sup>31</sup>"Moi qui ne crois pas à la Rédemption, j'en suis venu à penser que l'énigme de l'atroce n'est pas plus fascinante que celle de l'acte le plus simple d'héroïsme ou d'amour. " (ML 895) "[...] s'il est vrai que, pour un esprit religieux, les camps, comme le supplice d'un enfant innocent par une brute, posent la suprême énigme, il est vrai aussi que, pour un esprit agnostique, la même énigme surgit avec le premier acte de pitié, d'héroïsme ou d'amour" (ML 503).

<sup>32</sup>Pour le Malraux du *Miroir des limbes*, "le sacrifice n'est jamais bas" (ML 499) et il se fait dire au général de Gaulle: "Vous avez fait aux Français un don qu'on ne leur fait guère: élire en eux leur meilleure part. Légitimer le sacrifice est peut-être la plus grande chose que puisse faire un homme" (ML 670).

"[...] eût figuré à sa place dans un camp de concentration, dans la lutte, vieille comme les hommes, contre le Mal absolu. Il appelle la secrète puissance de la fraternité, mais ce n'est pas elle qui atteint au plus profond l'infernal compagnon du temps et de la mort; ce n'est même pas le Sermon sur la Montagne, c'est le supplice. Le sacrifice seul est aussi profond que le Mal..." (ML 542)

C'est pour cela que les détenues, comme Malraux le rappelle dans son discours pour le 30e Anniversaire de la Libération des Camps, demandaient aux religieuses, prisonnières comme elles, de leur raconter la Passion,<sup>33</sup> et que leur souvenir "actualise la Passion" encore de nos jours (ML 499).

Et c'est peut-être aussi pour cela que cet "agnostique absolu", mais qui est tout de même, d'après ses propres dires, "ami du christianisme" (ML 683), a longé sept fois la Palestine sans jamais mettre les pieds à Jérusalem, car, dit-il, "on doit parcourir la Voie douloureuse en pèlerinage ou pas du tout" (ML 570). Ce refus, cette réticence chez ce globetrotter des sites religieux du monde, en dit long sur l'attitude de Malraux devant la Passion, attitude qui a bien évolué depuis *La Tentation de l'Occident* ou *Les Conquérants*. Il n'est pas croyant pour autant, évidemment, mais ce rapace hérissé a pris un air de colombe, il n'est plus simplement perché au bord de la table de Mauriac, il s'est approché peu à peu de lui; je l'imagine même perché sur son épaule—son épaule gauche, évidemment—tout près de son cœur.

Brian Thompson  
*Université du Massachusetts Boston*

---

<sup>33</sup>"Il y a quelque chose d'énigmatique et de terrifiant dans la volonté de déshumaniser l'humain, comme dans les pieuvres, comme dans les monstres. L'idéal des bourreaux était que les victimes se pendent par horreur d'elles-mêmes. On comprend pourquoi les détenues demandaient aux religieuses, prisonnières comme elles, de leur parler de la Passion" (ML 1008).